

il a fait de nous des humiliés  
 qui ça ?  
 Dieu

Lasse de toutes ces tensions, El s'est couchée pour mourir. En attendant le trépas qui tarde, El peint. Les portraits des amants qu'El a connus au fil de sa vie. Un enfant rieur s'allonge à ses côtés et la regarde. Il suffira de ne pas laisser le temps terrifier

D'un léger suspens  
 Se laisser porter  
 À peine le sol effleurer  
 D'un souffle coupé  
 Le corps bascule avec lenteur  
 Bain de ciel  
 Se laisser hisser  
 Peaux s'entremêlent  
 D'une délicate courbure  
 L'apesanteur caresse  
 Se laisse aimer

je suis la trace du monde et le reflet de son reflet

(J'aime l'amertume appuyée de leur expresso, fait dans un vieux percolateur qui tel un dragon furieux, fustige le serveur dans des jets de vapeur aussi sifflants que débridés. Au café Andaloux, au bas de la montée de la Kasbah, l'ombre est reine. De la petite terrasse en forme de galerie sur la rue, à l'abri de l'attention des passants, il est possible de voir absolument tous les mouvements du quartier sans être remarqué par quiconque : le point de départ d'un trésor de rumeurs ! La grande salle résonne en permanence des matches de football diffusés par des téléviseurs qui semblent

ne jamais s'éteindre. Toute la beauté de l'établissement tient dans sa terrasse intérieure, au pied des remparts de la vieille ville. Une grande partie des hommes du quartier, parmi les plus âgés, aiment à fréquenter ce café ; ils viennent y passer leur soirée, en jouant aux cartes ou aux dés. La moitié des tablées est protégée par une grande véranda bricolée et toute bancale, dont le plafond est percé pour laisser passer le stipe d'un immense palmier fluet, qui tire sa petite tête ébouriffée vers l'infini du ciel. Le vieux Larbi se hâte avec lenteur pour servir ses clients, quand Lacharif, la clocharde de la rue Gournas dans la Kasbah, édentée et le visage lacéré par les nombreuses rixes nocturnes dont, jeune, elle était une spécialiste, officie en tant que dame-pipi étrangement rigoureuse et propre dans son nouveau métier. Dans le cliquetis des dés sur le verre des planches à jeux, le gazouillis des oiseaux qui nichent dans les bosquets de roseaux sauvages et les cris des commentateurs sportifs espagnols, dans les vitupérations des mauvais perdants et ceux qui appellent vainement le garçon depuis tant de temps, je reconnais la rassurante mélodie d'une routine immuable. Un certain Tanger dont je suis amoureux perdue ici, anodin et poétique, déliquescence et maladivement nostalgique, avec ses odeurs de marc amer, de poussière humide et de mauvais tabac froid).

j'ai longtemps cherché où m'éterniser

tu me désertes

là où je suis tes silences

je connais le relief de tes vides

un parcours de sens

L'homme à la tête de buse observait de loin le vieux flâneur, qui tout le jour rôdait avec son chien. Ombre parmi les ombres, le marcheur allait, voûté et silencieux, sur la promenade du front de mer. Il semblait ne plus tenir à la vie que par la laisse de son caniche, comme si son chien lui-même le menait. Les habitants du quartier, et quelques passants avisés, disaient que c'était là le grand cinéaste, l'auteur, le penseur, celui dont l'œuvre et le propos résumaient tout le septième art depuis sa création. Il avait quitté les bords de son lac alpestre pour trouver un peu de chaleur, dans un de ces paysages doux et harmonieux où règnent les palmiers. Trop attaché à sa civilisation et à ses racines, il avait exigé de vivre dans une ville qui, même si elle appartenait à une culture radicalement différente de la sienne, demeurerait peu éloignée de l'Europe, et dont l'aéroport bénéficierait de bonnes liaisons avec Paris et Genève. C'est ainsi qu'il était parvenu jusqu'à Tanger, selon un cahier des charges très pratique et finalement peu moral, moins encore politique ou esthétique. Il avait pensé Tanger plus désuète, plus perdue, plus oubliée, là où la ville redevenait un pôle économique vibrant et animé. Mais il était parvenu à passer inaperçu dans cette cité qui, en ce début de nouveau millénaire, préférait célébrer les publicitaires en vogue et les décorateurs au sommet de leur gloire, plutôt que les vieux intellectuels abscons. Il pouvait ainsi marcher avec son fidèle compagnon sans être trop dérangé ni interrompu dans ses réflexions, et avait tout loisir de développer les pensées qu'il trouvait les plus pertinentes parmi les circonvolutions de ses rêveries de promeneur. Ce jour-là, il imaginait une scène qu'il ne filmerait probablement jamais, un morceau du puzzle, un fragment du tout qu'il dépeignait depuis maintenant tant d'années, durant lesquelles sa renommée lui avait offert une véritable liberté dans la création. Défaire le lit de la pellicule et y coucher le flux du monde, l'énergie lente ou vive, féroce et ingérable, de la vie. Parce qu'il n'avait que peu transigé avec les professionnels de son art, il faisait partie de ces rares cinéastes qui eurent le pouvoir de dire avec leurs propres outils et leur langage

la beauté du monde et son incohérence, sa force et ses faiblesses, ses mensonges et sa poésie. Marchant ainsi, face à la sage tranquillité gris-bleuté de la mer dans sa baie d'hiver, il imaginait une grande vague qui envahirait l'écran, lyrique et impétueuse, colorée du sang des innocents qu'elle avait embarqués dans sa furie et de tous les noyés, migrants et pêcheurs, voyageurs et aventuriers, conquistadors et commerçants, qui avaient trouvé la mort en franchissant la passe. Le détroit devenait une Mer Rouge antébiblique. Les deux personnages de cette scène, pourquoi pas Marianne et Ferdinand venus réfugiés à Tanger leur inépuisable fuite, étaient pris dans le flux vermillon et satiné. L'œil d'un tourbillon attirait la vague, entraînant avec elle les deux personnages vers leur disparition assurée. Ils se tenaient par la main. Ils se savaient perdus, emportés par une houle comme on est entraîné par l'histoire. Leur peau blanche sur les ombres de sang aurait dit leur vulnérabilité. La fragilité. À nu. Humains. Et l'eau rouge portait. Déferlement d'aniline. Révolutions et contre-révolutions. Alors le grand cinéaste pensa à la vanité de faire toutes ces images. Le doute était le fondement de sa pensée. Pourquoi convoquer tant de sang pour raconter à ses congénères leur destinée de destruction ? À quoi cela servira-t-il ? Pourquoi et pour qui donner au monde ? Mieux valait donc simplement poursuivre cette flânerie jusqu'à la mort et s'en tenir là ; arpenteur de ses propres pensées, il songea qu'il était préférable qu'il gardât pour lui le fruit monstrueux de ses méditations. Il appela son chien qui rechignait à avancer pour mieux renifler le parapet de la promenade du front de mer. « Atma, viens donc, mon vieil ami ». Au-delà de la plage, le détroit bleu-gris était traversé des souffles blancs de l'hiver. La mer chuchotait ses paroles glacées et les goélands rugissaient leur fureur originelle. Les palmiers, quant à eux, étaient le seul élément de ce tableau à ramener à l'espoir d'une possibilité de clémence.

*Drum sag mir Adieu,  
Ich weiß es tut weh,  
Doch einmal muss ein Ende sein*

Ivre et enrhumé chez moi pendant tout le mois de Ramadan, je vis la vingt-septième nuit le ciel s'ouvrir et, dans ce chaos d'un monde qui basculait dans son reflet, dans le sifflement de la nuée qui se déchirait, j'entendis, je crois, une voix qui entonnait une lente mélodie où je ne reconnus qu'un long étirement de la lettre *a*.

Omar Khayyam écrivait :

Je n'ai rêvé du ciel que comme un lieu de repos,  
Car j'ai tant pleuré que je n'y vois qu'à peine.  
L'Enfer n'est qu'une étincelle à côté de ce qu'a subi mon âme,  
Et je ne crois au Paradis que lorsque je goûte un instant de paix.

Depuis quelque temps, sans cesse me travaille l'idée que le jour de la mort de Jean-Luc Godard...



© photo Mustapha Abou Aïl

\*  
\* \*